

Jacques Cabassut

Petite grammaire
lacanienne
du collectif
institutionnel

CHAMP SOCIAL ÉDITIONS

Prolégomènes

« Le management est un instrument comparable à l'armée et aux Administrations d'hier. Il entraîne les individus selon la logique des quatre fonctions qui jadis résumaient la tâche militaire : organiser, coordonner, commander, contrôler. »

P. LEGENDRE, *Dominium Mundi, L'empire du management*, éd. Mille et une nuits/Arthème Fayard, 2007, p. 42.

Par une soirée un peu fraîche de l'été dernier naissant, quelques anciens collègues, éducateurs pour la plupart, m'avaient donné rendez-vous là, en bordure d'une rivière pas très jolie d'ailleurs... Après douze ans d'une quotidienneté professionnelle partagée auprès d'adultes handicapés mentaux, ils avaient tenu à me dire au revoir, marquer le coup de la rupture – et peut-être aussi pourquoi pas pour certains ? –, fêter mon départ. Il faut dire que je venais de me faire « refouler » du foyer d'accueil médicalisé – quel autre mot pour un freudo-lacanian « intégriste » comme moi ? – par une direction, également fraîchement nommée, et forcément pleine de zèle et d'enthousiasme dans l'accomplissement de son grand ménage d'un printemps institutionnel finissant.

Refouler, l'expression renvoie littéralement à l'idée de « jeter de côté », celui qui « fut » psychologue d'un des deux secteurs douze ans durant. Comme quoi, il n'y a pas que d'impures motions pulsionnelles qui sont destinées au refoulement, et qui ne passent plus la barrière de la censure propre à la gouvernance associative : les personnels et les personnes aussi peuvent en faire les frais.

Enfin quoi, j'étais redevenu personne, un *quidam*, lorsque je pris la parole sur les bords de ce cours d'eau – je le répète pas très beau – afin d'y faire jaillir quelques mots, en guise de discours. Ceux-ci, bien que fortement sollicités, ricochèrent bêtement avant que de couler dans les profondeurs de l'institutionnel ambiant. Peut-être ai-je parlé comme personne... et justement ceux qui jusque-là m'avaient autorisé la prise de parole, eux qui m'avaient aidé à l'inventer, exigeant son engagement et son affirmation, tous ceux-là donc, me demandèrent finalement de l'abréger. Il y a un temps pour « pas tout ».

C'est cette parole que je poursuis finalement aujourd'hui à travers cet écrit, restes indéfectibles d'un réel « *qui ne cesse pas de ne pas s'écrire* ». Je la dédie à tous ceux qui, compagnons de fortune et d'infortune, telle mon ancienne chef de service au prénom élisabéthain m'ayant précédé quelque peu dans le départ, m'ont transmis la passion du clinique et du politique institutionnel, tout au moins cet effort éthique indispensable pour lutter, comme le disait H. Arendt, contre « *l'inconsistance du monde* ».

Après tout, redevenir personne c'est emprunter, sur le chemin du retour, à la ruse d'Ulysse face au cyclope, afin de mieux sortir de la caverne où celui-ci le retient prisonnier avec ses compagnons. Ainsi me semblait-il nécessaire avant d'inviter le lecteur à entrer dans l'espace institutionnel, que je retourne à Ithaque, soit mon point de départ, qui devient alors pour le coup ou plutôt dans son « après-coup » freudien, le point d'origine des différents écrits qui vont suivre. Qu'ils puissent se transformer au fil de la lecture, en ce vin noir qu'Ulysse offre à Polyphème, et qui participe à son aveuglement, ivre de colère, de n'être finalement attaqué par personne.

8 - « *L'action commence de nos jours...* » est la phrase introductive de Lanzmann à son œuvre, ce livre-film qu'est *Shoah*. À un moment où, justement, des champs autrefois fertiles de la relation humaine, des secteurs du médico-social, du social et de la santé, les formations – initiales et continues – qui les encadrent, les métiers qui les définissent, font face à une forme d'extermination douce des dimensions cliniques et éthiques de leur pratique, à la régression des valeurs collectives au profit de massifications individuelles, à une détérioration majeure de la vie de la démocratie institutionnelle comme du lien social dans son ensemble, gageons que cet écrit s'inscrive en tant que symptôme, ce « *radical de la singularité* » et de sa « *localisation (...) dans un vivre ensemble* » comme l'écrit M.-J. Sauret (2008, p. 228).

Ce livre est dédié à tous ceux qui artisans ou apprentis du lien, malades et handicapés mentaux, professionnels de la rencontre, nécessitent quelques écrits supportant leurs cris... et quelque vin noir aussi âpre que subversif.

« *L'action commence de nos jours...* »

Préambule

« Je suppose que dans toutes sociétés, la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'avènement aléatoire, d'en esquiver la lourde et redoutable matérialité. »

M. FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Paris, éd. Gallimard, 1971, p. 10-11.

« "Une seule chose doit compter : l'ordre donné !" Telle était l'en-tête des lettres que Rudolph Hoess, qui fut le commandant d'Auschwitz recevait de ses supérieurs. »

M. CONCHE, *La mémoire de la Shoah*, Déc. 2003-Janv. 2004, p. 99.

Le courant de la psychothérapie institutionnelle aura marqué et nourri nos pratiques du même nom, sans toutefois éviter quelques dérives inhérentes à toute entreprise humaine. Annonciateur (et coloré) des mouvements et des bouleversements socio-politiques des décennies 60-70 qui embrasèrent alors l'Europe, il s'est construit autour d'un espoir indispensable, après que la seconde guerre mondiale, qui produira l'impensable génocide industriel de la Shoah, ne voue à jamais l'humanité à sa perte. Le malaise dans la culture révélé par Freud (1929), se sera déjà transformé en barbarie, intemporelle. Face à elle, le maigre espoir de se remettre à penser l'humain, de fonder autrement que sur des « solutions finales », les institutions qui participent à son fonctionnement, peut-être de panser cette plaie béante de l'extermination, ouverte à perpétuité, sur laquelle la psychothérapie institutionnelle a tenté d'apposer un voile humanisant dans une perspective clinico-socio-politico-éducative.

Ainsi, d'un côté, l'inhumaine découverte des alliés lors de la libération des camps de la mort. De l'autre, cette trouvaille, cette invention de l'étranger, du « fou », par quelques-uns, dont F. Tosquelles, qui l'ayant accompagné dans ses modalités d'organisation et d'adaptation¹, fait la démonstration qu'un « vivre ensemble » est possible, au-delà d'un faire vivre ou survivre², redonnant *a minima* à l'humain une part de sa dignité déçue. Impuissante face à la découverte précédente, cette trouvaille permit néanmoins à l'homme de continuer à penser l'altérité. Ce fut le cas de l'hôpital de Saint Alban, dont la réouverture a pu s'élever à la hauteur du mythe salvateur, seule voie, pour chacun comme pour tous, de reconstruire une histoire, Autre. À partir d'elle, une réélaboration de notre

rapport à l'autre malade mental, figure de l'étranger radical tel que le « juif » a pu, pour son malheur, l'incarner lors du nazisme, fut à même de se poursuivre. Dans son sillage, une réflexion sur le travail en institution de soin contribuera à l'avènement de la psychothérapie institutionnelle. Pari « impossible » s'il en est – au sens où Lacan définit le réel en tant qu'impossible – que celui de lier la pulsion et le transfert (sphère du subjectif) au politique (sphère du collectif). Freud (1925, p. 5), avant lui aura abouti au même constat, tant éduquer, guérir puis psychanalyser et gouverner sont quatre choses impossibles. Nos établissements à caractère social, médico-social, de santé... mêlent ainsi directeurs, « psys », éducateurs dans leur mission de gouvernance, d'éducation et de « *psychisation* » institutionnelle.

Reste le reste, insistant, celui-là même que fournit un réel « *qui ne cesse pas de ne pas s'écrire* » (Lacan, 1972-73, p. 132) : l'intemporalité de la *Shoah*, son « hors-lieu » historique, psychique, ontologique, son impossible rapatriement dans des effets de contexte, nous oblige à maintenir vivante la question de l'humain à l'œuvre dans nos institutions, au travers des accompagnements, des prises en charge, des rapports inter-individuels qui s'y déploient, comme des dispositifs, des réseaux, des cadres et des logiques de travail qui s'y élaborent³.

10 - Et ce d'autant plus que le siècle nouveau semble avoir entériné une conservation de ses legs les plus totalitaires⁴, balayant le sujet de l'inconscient comme celui du politique au profit de ses ressorts déshumanisants. Citons pour mémoire, quelques-unes de ses formes actuelles :

- Efficacité (des tâches, des réseaux, de la communication,...) au lieu du sens.
- Gestion rentable du stock de ressources humaines.
- Primat de l'aspect économique sur la dimension politique.
- Rapport de consommation d'objet qui détermine la relation à l'autre (ce qui nous est révélé par l'accroissement des valeurs d'individualisme et d'appartenance communautaire comme l'affaïssement du collectif dans le lien social).
- Logique de marché auto-référencé et autonome, capable de fonctionner pour elle-même sans intermédiaire, sans tiers, sans autre.

Ce constat ne va pas sans nous interroger de façon essentielle sur un plan humain, citoyen et socioprofessionnel : Adorno (1966) n'écrivait-il pas qu'à Auschwitz on n'avait pas tué des hommes mais des « exemplaires » ?

Bref, on est loin de la double aliénation⁵ sociale et mentale à laquelle la psychothérapie institutionnelle se coltine depuis plus d'un demi-siècle, cette métaphore des deux jambes de Tosquelles (le clinique et le politique), sur qui repose la bonne marche de l'institutionnel. Aliénation mentale soulevée par Freud et appuyée par Lacan, dans la division structurelle d'un sujet soutenant un impossible rapport à soi-même (et à l'A(a)utre en soi, que d'aucuns nommeront inconscient) ; un sujet qui n'existe cependant que dans un groupe social, une communauté d'hommes, une classe⁶ pour Marx. Plutôt une lutte des classes, nécessaire à la désaliénation sociale, que ce dernier aura pensée à propos d'une autre forme de division, celle du travail cette fois, qui concerne celle du sujet du prolétariat dans son activité laborieuse de production. En définitive, s'il n'y a pas de rapport sexuel (Lacan, 1972-73), il n'existe pas non plus de rapport de production adéquate à l'humain (Cabassut, 2009) ou au travailleur⁷. J'en veux pour preuve cette parole de Marx à sa femme, alors que dans le lit conjugal il s'éveille d'un cauchemar : « *Je viens de rêver que j'avais inventé le Bonheur, et tout à coup il y avait du sang partout*⁸ ! » Ainsi le travail, objet d'investissement concret pour l'aliéné, est-il devenu avec Tosquelles et quelques autres⁹ un objet thérapeutique susceptible de participer à la désaliénation de l'humain¹⁰. D'où l'avènement d'un sujet freudo-marxiste cher à la psychothérapie institutionnelle.

- 11

Celui-ci nous a permis de concrétiser ce regard neuf sur l'humain, à partir de l'inconscient et du social. Lacan ramassera la chose au travers d'un aphorisme dont il a le secret : « *L'inconscient, c'est le social*¹¹. » J'attrape la balle au bond, et je saisis dans la formule ma définition du « collectif » : moins marqué, théologiquement parlant, que la communauté, moins corporatiste que le groupe (de patients, de familles, d'usagers...), moins territoriale que la collectivité, le Collectif institutionnel se caractérise par la dimension d'un lien social qui, pour la psychanalyse, est toujours lien langagier. C'est à partir d'elle que j'emprunterais les voies d'une analyse marxiste qui reste d'actualité ; car force est de constater qu'aujourd'hui « *les institutions de soin sont soumises aux mêmes critères de contrôle « qualité » et de certification que n'importe quelle autre entreprise de production. Le soin est une valeur marchande* » (Mornet, 2007, p. 50). Ainsi cette parole à l'adresse des adultes handicapés de l'établissement (ESAT, ex-CAT) énoncée au sein d'un groupe de professionnels : « *On est là pour les faire travailler* » (Cabassut, 2009). Cette confusion entre la finalité et les moyens de nos métiers, la subjectivation et la normalisation de nos missions, le thérapeutique et le rééducatif de nos pratiques, m'amène au constat que l'établissement de soin subit la même loi éco-

nomique de marché, les mêmes rapports de force, systèmes hiérarchiques et divisions du travail que les autres secteurs (Mornet, 2007, p. 50).

C'est dire que l'institution ne construit son destin que d'un perpétuel travail de définition et d'interrogation de sa raison d'être. Telle est le sens de ce présent ouvrage dans le sillage de la psychothérapie institutionnelle et de ses apports, à un moment où justement le sujet freudien et le sujet marxiste semblent crouler sous le poids du *discours du capitaliste* (Lacan, 1969-70) entraînant dans son affaissement post-moderne, des pans entiers du lien social. Nos pratiques clinico-éducatives ne sont pas à l'abri : les travaux récents de Lebrun (2003), Melman (2002) repérant une *nouvelle économie psychique*, ceux de Dany-Robert Dufour (2007) autour de la disparition du sujet freudien et du sujet marxiste, l'extinction du « sujet du tragique » proposée par R. Gori (2005), ce « *comment taire le sujet ?* » (2006) amené par S. Lesourd, la rencontre des technosciences et du marché déclinée par M.-J. Sauret, (2008), nous obligent à reconnaître l'importance de cet *homo economicus* en lieu et place progressive du sujet de l'inconscient.

12 - Fort de mon expérience des institutions en place de psychologue clinicien, de formateur et de superviseur d'équipes de travailleurs sociaux, je laisserai de côté l'approche collectiviste et les particularités de l'analyse marxiste¹², pour me centrer sur le travail du singulier propre à la psychanalyse. À l'instar de l'écoute du Sujet, mon entreprise consiste à entendre les signifiants actuels qui viennent nommer, parfois seulement désigner et quelquefois même stigmatiser l'Institutionnel dans ses différents aspects. Ce choix méthodologique et épistémologique s'inscrit dans la droite ligne freudienne pour qui « *le développement de la culture ressemble à celui de l'individu et travaille avec les mêmes moyens* » (Freud, 1929, p. 87).

Bref, il s'agira pour moi, au sein d'une approche freudo-lacanienne, de mettre à l'épreuve ce qui se trouve au fondement de la culture, fait la substance des institutions et désigne la trouvaille capitale de la psychanalyse¹³ : le langage.

En ce sens, je rejoins mes propos introductifs, la *Shoah* ayant rompu le cours chronologique de l'histoire de l'humain, nous obligeant à le reconnaître non plus chronologiquement mais logiquement, dans son lien au *logos* donc, c'est-à-dire à la fois à la raison mais aussi et surtout au langage, à la parole.

Il y a d'abord le stade municipal avant le lotissement, puis l'allée de peupliers et enfin le portail, automatique à souhait. Une fois franchi, on accède à l'établissement, coloré, boisé, à l'architecture moderne, du fait de sa création récente. Le travailleur institutionnel est alors « posté », soit en mesure d'exercer sa pratique, et d'accomplir la mission pour laquelle il est mandaté par l'Autre social, et de laquelle il tire rémunération. Ainsi, tous les jours nous rendons-nous sur nos lieux de travail, pour y accomplir nos missions éducatives, sociales, médicales, psychologiques auprès d'enfants, d'adolescents, d'adultes et de personnes âgées. Éducateurs, psychologues, directeurs, chefs de service, assistantes sociales, infirmiers, médecins... autant de professionnels de la santé, du social, du médico-social dont je ne dresserai pas une liste exhaustive, mais qui ont pour point commun un lieu et un temps de rencontre, celui de l'institution, consacré aux patients, résidents, malades, ou autres usagers.

Ce portail peut d'ailleurs être tenu par d'autres choses que des murs épais, visibles et consistants. Bon nombre de travailleurs sociaux interviennent en milieu ouvert, parfois isolément, à domicile, ou dans la rue, de toute façon « hors les murs ». Mais ils restent néanmoins confrontés à la question institutionnelle, au « faire équipe » au sein de ces différents dispositifs, réseaux ou autres structures d'intervention qui déterminent leur champ d'action, de réflexion, et d'élaboration. Unité de lieu, de temps et d'action : tel est le cadre de la dramaturgie institutionnelle qui lui offre toute sa difficulté, mais également toute sa richesse.

Pourtant, chacun sait que le portail psychique de nos préoccupations, de nos soucis, de nos angoisses, comme celui de nos satisfactions et de nos enthousiasmes n'est pas étanche. Il s'ouvre et se ferme de son propre chef, laissant passer aisément ce flux institutionnel pour qu'il vienne encombrer notre pensée, en dehors, comme au-dedans des murs. Peut-être parce que ce que nous désignons par le terme d'institution ne s'arrête pas au seuil de l'établissement...

L'existence de deux termes distincts (Institution/Établissement), nous oblige à nous interroger sur la réalité spécifique qu'ils révèlent et sur l'incidence dans nos pratiques respectives des représentations (et donc des actions) qui y sont immanquablement rattachées. Freud nous instruit d'une telle nécessité lorsqu'il écrit que « *l'exemple est la chose même*¹⁴ ». Autrement dit, la psychanalyse, tant cliniquement que conceptuellement, nous démontre l'importance du signifiant dans la désignation de la chose, l'effet de sens, de non-sens, voire de contre sens, qui y est arti-

culé. Ainsi se dégage-t-il une première définition de la « chose » institutionnelle : l'institution, c'est d'abord un **mot**, un mot que je propose de mettre en travail dans ce présent ouvrage afin de répondre à une question simple : Est-ce la même chose de travailler en institution et de travailler en établissement, tant pour le professionnel que pour l'autre qui y est accueilli ?

Prenons-nous alors au mot, dans sa simplicité étymologique non univoque :

Établissement dérive du verbe établir qui provient du latin *stabilire* de *stabilis*, stable. L'établi, à partir du XIII^e siècle nous fera passer du stable à la table de travail, surface laborieuse et plane, dont la meilleure prise assure au travailleur la stabilité de son emploi, et à l'artisan la bonne tenue de son objet.

Institution provient du verbe instituer, du latin *instituere* signifiant établir et instruire, celui-ci découlant de *statuere*, établir, décider.

14 - Ainsi l'institut (l'*institutum* renvoie à ce qui est établi) comme l'instituteur (celui qui instruit, – l'*instructor* – celui qui établit, qui enseigne) ne semblent pas, dans leur similarité à la chose établie, se départir grandement du terme précédemment évoqué. Et pourtant : il transparait la dimension d'une construction, active, propre à un désir – singulier ou collectif –, voire à la nécessité humaine d'instituer, (une référence, celle offerte par les instances sociales, politiques, juridiques, religieuses...), que le détour par les actes de décision et d'instruction souligne. Cette dernière touche particulièrement l'humain, tant dans sa dimension subjective (acte de décision) qu'inter-individuelle (acte d'instruire). La prégnance de l'acte, à la genèse de nos actions éducatives ou cliniques, est en effet génératrice d'altérité (instruire nécessite un enseignant et un enseigné, un instituant et un institué) et d'un lien (entre les différents protagonistes). Bref, la chose instituée n'est pas simplement une chose établie. La première nécessite une légitimité, nécessaire au dépassement de la stabilité, alors que la seconde, par exemple, peut se suffire d'une légalité (de mœurs, de pratiques, de règles sociales...). Et pour cause : instituer veut dire « faire tenir, fonder » (Legendre, 2004, 90). Mais que s'agit-il alors de fonder, de faire tenir ? Comment et par qui ?

LA PAROLE HUMAINE

Cette question qui m'accompagne dans le présent travail, nous conduit d'emblée au cœur de l'humain, dans sa distinction à l'animal. Celui-ci se différencie de celui-là par le fait d'advenir en tant qu'être parlant¹⁵. En effet, la langue, le langage, la parole divisent ontologiquement l'homme, tout en le singularisant. Le langage sépare de soi et du monde, un monde qui est nécessairement un monde de représentations, notre rapport à lui s'instituant comme lien. Le lien implique simultanément la *division* (constitution d'une polarité minimale à partir de laquelle le lien peut s'établir : père/mère), la *différenciation* (les pôles sont distincts entre eux : non-équivalence des places et des fonctions paternelles et maternelles) et l'*association* (le lien relie les différents pôles : le père et la mère forment un couple). Bref, langue, langage, parole, permettent au *parlêtre* de se reconnaître identitairement au sein d'une communauté linguistique (langue), de s'inscrire dans une structure symbolique (langage), d'accéder, par la mise en mots, à une retranscription pulsionnelle¹⁶ (parole).

Dès lors, je peux compléter mon premier accès à l'institution : si celle-ci est d'abord un mot, c'est probablement parce que la première institution logique, c'est la langue (Legendre, 2004, p. 91). Ce commentaire, au premier chef simpliste, n'est pas sans de multiples conséquences d'un point de vue sémantique, mais aussi langagier.

